

«Les militants vegan nous préparent à un monde sans animaux»



«Aujourd'hui on peut considérer que plus de 99 % de la filière porcine est industrielle, selon Jocelyne Porcher. Il y a eu un véritable laminage des races rustiques». Photo d'illustration. - Crédits photo : DAMIEN MEYER/AFP

Vox Societe (<http://premium.lefigaro.fr/vox/societe>) | Par Eugénie Bastié (#figp-author)

Mis à jour le 14/12/2017 à 18h19

INTERVIEW - La chercheuse à l'Inra Jocelyne Porcher alerte sur le sort des éleveurs, pris en tenailles entre l'industrie agroalimentaire et ce militantisme végétarien.

LE FIGARO. - Vous avez participé au livre collectif *On achève bien les éleveurs* (L'Échappée). Pourquoi un titre aussi pessimiste? La situation est-elle si catastrophique?

Jocelyne PORCHER. - C'est le sentiment des paysans qui ont participé à l'ouvrage. En l'état, la disparition de l'élevage paraît programmée. Abandonné par les pouvoirs publics, il est mis en danger par la triple menace de l'industrialisation, de la bureaucratie administrative et de **l'idéologie végétarienne** (<http://sante.lefigaro.fr/article/mode-vegan-epargnons-nos-enfants-/>). C'est une activité qui n'intéresse plus les investisseurs, qui préfèrent dépenser des millions dans la recherche sur la viande in vitro ou la robotique.

Les éleveurs sont une profession de plus en plus «sous contrôle». Les normes d'hygiène et de traçabilité qui se multiplient sont-elles un problème?

Les éleveurs sont a priori considérés comme des délinquants et sont dépossédés de leur autonomie dans le travail par les scientifiques, les industriels et l'administration. Ils doivent rendre des comptes sur tout. Ce sont des gens qui font ce métier par goût de la compagnie des animaux et désir de liberté, et on empêche cela. Le système industriel est fondé sur la supposée ignorance des paysans. Or, pour le meilleur et pour le pire, ils savent très bien ce qu'ils font.

Vous dénoncez l'industrialisation de l'élevage, notamment dans la filière porcine. Quand est-ce que celle-ci se met en place?

La théorisation de l'industrialisation date du XIXe siècle, avec la montée en puissance de la zootechnie qui cherche à accroître la productivité et la rentabilité du vivant. Le savant et le technicien s'emparent du métier de paysan et le dépossèdent de son propre savoir millénaire. En France, la mise en acte de cette théorie date des années 1960. En 1970, le plan de rationalisation de la production porcine achève de concentrer et de stéréotyper les élevages. C'en est fini du «deux cochons par ferme»: on prône l'agrandissement, la standardisation et l'intensification. Aujourd'hui on peut considérer que plus de 99 % de la filière porcine est industrielle. Il y a eu un véritable laminage des races rustiques: il n'y a plus que six races de truies (y compris dans le bio), là où il y avait il y a 50 ans des caractères endogènes dans chaque canton de France! Pour les éleveurs, il n'y a plus de filières de transformation locale. Ceux qui échappent à l'industrie sont les quelques paysans en vente directe ou les filières de luxe type porc de Bigorre ou jambon basque. Dans l'industrie, un cochon passe de 1,5 à 100 kg en cinq mois et demi, pour 2 ans en élevage!

Cette industrialisation est-elle en régression ou bien au contraire progresse-t-elle encore davantage à l'aide des nouvelles technologies?

Aujourd'hui, la tendance est clairement à la substitution des produits animaux par des produits de l'agriculture cellulaire, par exemple la viande in vitro ou le «lait» issu de levures OGM. Nous sommes dans une situation de transition d'une production de matière animale à partir des animaux vers une production de matière animale sans les animaux. On est en train de jeter le bébé avec l'eau du bain, l'élevage avec les productions animales.

Vous dénoncez les «libérateurs des animaux qui seraient surtout des théoriciens». L'antispécisme affirme que tout rapport de travail avec un animal serait un rapport d'exploitation. En quoi est-ce selon vous faux?

L'abolitionnisme plaque le champ lexical des luttes sociales sur la condition animale. Ce sont souvent des gens qui n'ont jamais vu de près ou de loin des animaux. Ils perçoivent tous les rapports de travail à l'aune des systèmes industriels et militent pour une fin de la domestication. Or l'éleveur et ses animaux, le dresseur et l'animal de cirque, le cavalier et son cheval, n'ont pas forcément des rapports d'exploitation. Au contraire, ils ont des rapports de travail qui peuvent être tout à fait gratifiants pour les animaux. Car l'élevage et la production animale n'ont absolument rien à voir. Ce sont des mondes opposés. Ces gens prétendent aimer les animaux. Mais qu'est-ce qu'un amour qui veut éradiquer son objet?

«En finir avec le lien multimillénaire qui unit les hommes aux animaux, c'est prendre le risque d'une déshumanisation.»

Jocelyne Porcher

À quoi ressemblerait un monde sans élevage?

Un monde sans élevage, c'est le premier pas vers une société sans animaux. En effet les vaches sont plus libres en élevage dans leurs prés que les chiens dans leurs appartements. Un monde sans élevage, c'est aussi un monde pris par la friche et la forêt, puisqu'en France les paysages sont en grande partie dessinés par l'élevage. Les défenseurs des animaux pensent-ils au monde réel que leur crédulité et leur ignorance vont engendrer? Pensez-ils qu'il faudra stériliser en masse les animaux? Les animaux s'ils sont laissés en liberté se reproduisent. Quelles ressources trouveront-ils pour se nourrir? En finir avec le lien multimillénaire qui unit les hommes aux animaux, c'est prendre le risque d'une déshumanisation. C'est pourquoi j'ai écrit un livre intitulé *Vivre avec les animaux, une utopie pour le XXI^e siècle* : je crois que c'est là l'enjeu majeur.

Vous dites que la politique émancipatrice prônée par le véganisme sert en réalité le capitalisme. En quoi?

L'antispécisme devient le discours dominant, c'est-à-dire le discours des élites dominantes. Il y a une convergence entre capitalisme 4.0 et agriculture sans élevage, Silicon Valley et véganisme. On s'apprête à rompre avec les animaux, car ils ne sont en réalité plus assez rentables. **Bill Gates et d'autres milliardaires investissent sans compter dans la viande in vitro** (<http://www.lefigaro.fr/societes/2017/08/29/20005-20170829ARTFIG00141-bill-gates-et-richard-branson-misent-sur-la-viande-artificielle.php>) et l'agriculture cellulaire. Tout cela est avant tout un énorme marché. De nouveaux rayons

«végane» ouvrent chaque jour en supermarché. Cela n'a rien de révolutionnaire, c'est juste du business. Mais du business qui implique la disparition des animaux domestiques.

Contre la théorie abolitionniste qui plaque le champ lexical des luttes sociales sur la question animale, vous prônez la théorie du don et contre-don. Que signifie-t-elle?

Je m'inspire de la théorie de l'anthropologue Marcel Mauss sur le don. Selon lui, le lien social est fondé sur le triptyque «donner-recevoir-rendre». Nos relations sont fondées sur une dette qu'il nous faut honorer. En écoutant les éleveurs, je me suis rendu compte qu'ils disaient souvent «Les animaux nous donnent beaucoup» et «nous ne sommes pas à la hauteur». Il faut restaurer ce cycle du don qui fonde nos liens avec les animaux domestiques. Il y a des enjeux sociaux dans nos rapports aux animaux mais la condition humaine et la condition animale sont liées. Éleveurs et animaux sont libres ensemble ou aliénés ensemble.

Quelles marges de manœuvre sont possibles pour résister à la fois à l'industrie, à la bureaucratie et à l'utopie végane?

L'«utopie végane» est une porte vers le monde inhumain de Philip K. Dick. Si on veut respecter les animaux, je crois qu'il faut arrêter de consommer des produits du système industriel. Cela signifie forcément manger moins de viande. La masse des produits qu'on trouve en supermarché n'est plus faite pour nourrir, mais pour être vendue! Il faut bien sûr privilégier le bio et le local. La mort des animaux est le nœud de la critique végane car la mort fait peur. Je pense que développer l'abattage à la ferme (beaucoup d'éleveurs le font dans l'illégalité) peut être une solution qui permet aux éleveurs de respecter leurs animaux jusqu'au bout et autorise plus de transparence pour le consommateur.

Jocelyne Porcher est directrice de recherches à l'INRA. Elle a participé au livre collectif *On achève bien les éleveurs* (l'Échappée, 2017)

Cet article est publié dans l'édition du Figaro du 15/12/2017. [Accédez à sa version PDF en cliquant ici](http://kiosque.lefigaro.fr/le-figaro/2017-12-15) (<http://kiosque.lefigaro.fr/le-figaro/2017-12-15>)



(<http://plus.lefigaro.fr/page/eugenie-bastie>)

Eugénie Bastié (<http://plus.lefigaro.fr/page/eugenie-bastie>)

 Journaliste

[Suivre](http://plus.lefigaro.fr/fpservice/follow/membre/81325031242245596367369127435013/2563491) (<http://plus.lefigaro.fr/fpservice/follow/membre/81325031242245596367369127435013/2563491>)

Journaliste Débats et opinions

Twitter : [@EugenieBastie](https://twitter.com/EugenieBastie) (<https://twitter.com/EugenieBastie>)

